

Le 1^e mai 1772 - Commerson à Le Monnier

Extrait de *Philibert Commerson, Naturaliste, voyageur* par Paul-Antoine Cap, p.161.

Où l'on apprend que Commerson a décliné une proposition de Poivre de prendre part à la deuxième mission que Kerguelen doit mener prochainement en terre australe après sa soi-disant découverte d'un nouveau continent. Mais ce refus pourrait être reconsidéré si on avait plus égard envers lui. On apprend aussi qu'avant son départ autour du monde avec Bougainville, Commerson avait été invité par Poivre à s'arrêter à l'Isle de France sur la route du retour. Et bien d'autres choses.

Monsieur,

Le navire sur lequel fut remis hier ma première dépêche n'ayant pu sortir du port faute de vent, je me suis empressé de fouiller encore parmi les collections de graines les moins vieilles qui me restaient, et j'en ai fait un supplément au premier envoi, de façon que les deux catalogues réunis ensemble vont jusqu'au n° 201. Je n'ai pas osé recourir à mes vieux greniers, par delà l'année 1769, crainte de vous faire des lots inutiles et qui frustrassent vos espérances.

En remettant ce dernier paquet ainsi que j'avais fait le premier, à Monsieur Poivre, il a saisi ce moment pour me proposer quelques vues qu'il avait relativement à la découverte des terres australes, dont nous nous trouvons, à l'Isle de France, beaucoup plus voisins que nous ne le croyions, puisque ce n'est guère que l'affaire de 15 à 20 jours pour y aller dans la belle saison (distance d'environ 7 à 800 lieues). Il n'était rien moins question que de m'engager d'avance dans ce nouveau champ d'observations, qui véritablement eût été bien propre à exciter dans un autre temps toute mon émulation, puisque le nouveau continent, tout à fait isolé des deux autres avec lesquels il n'a jamais eu de communication, doit offrir un nouvel ordre de choses, soit dans le physique, soit dans le moral ; mais, Monsieur, outre que je commence à devenir vieux et infirme, j'aurais à opposer à ses invitations et aux vôtres (car il m'a dit devoir vous en écrire expressément), que j'ai laissé en Europe une famille au berceau qui commence à me réclamer pour son éducation... Que je suis depuis longtemps éloigné de mes affaires domestiques, lesquelles indépendamment de leur médiocrité première, se ressentent encore beaucoup trop de mon absence... Que j'ai de temps en temps les pieds pris de goutte et même quelquefois les parties supérieures du corps, de rhumatismes qui me fatiguent encore davantage ; c'est là ma croix de Saint-Louis, pour les fatigues du tour du monde... Si tout goutteux que j'étais, j'ai osé m'embarquer pour Madagascar, la douceur du climat où j'allais était capable de me rassurer, et en effet l'envie de bien faire m'en a donné les forces. Outre tous ces obstacles, qui ne m'arrêteraient cependant pas absolument, s'il était question de bien mériter de ma nation, et de ne sacrifier qu'un certain temps à cette nouvelle mission, je ne vous dissimulerai pas que j'ai des raisons de mécontentement sur la justice desquelles je ne veux m'en rapporter qu'à vous. Lorsqu'il fut question de me laisser gagner pour le voyage de M. Bougainville, qu'on m'assurait ne devoir durer que 15 à 18 mois, je me laissai enflammer par la flatteuse perspective que cette expédition offrait à mon enthousiasme ; je partis en fanatique sans faire attention au modique traitement que l'on me faisait, et sur lequel encore, par un tour digne des bureaux, on retrancha 400 livres de ce qu'on m'avait promis. Ne croyant pas avoir à parer à aucun établissement de certaine durée à terre, je m'en rapportai à la providence du navire et je comptai sans l'hôte. Le voyage dura beaucoup plus longtemps qu'on ne s'était imaginé, les relâches furent longues et multipliées et, passé celle de Buenos-Aires, où j'eus occasion d'aller avec le commandant qui m'y défraya, toutes les autres ont été à ma charge, outre les dépenses toujours renaissantes où mes voyages dans l'intérieur des terres, les frais de voitures, de guides, de vivres, de transport, d'achat de curiosités, d'emballage, etc., etc., m'ont continuellement plongé. En un mot j'ai fait la guerre ruineusement, puisque c'a toujours été à mes propres frais. Arrivé à l'Isle de France, Monsieur Poivre y réalisa la menace honnête qu'il m'avait faite à Paris de m'arrêter à mon passage, pour m'engager à défricher l'histoire naturelle du pays ; il se trouva, de plus, armé d'une invitation du ministre tendant à la même fin. Bien loin cependant d'abuser de tous ses avantages, il se contenta d'électriser mon libre arbitre, par des

motifs auxquels il savait bien que je résisterais à peine : je veux dire par l'intérêt de la chose même, le mérite de faire un ouvrage plus directement relatif à l'utilité de mes compatriotes, etc. ... Me protestant en même temps qu'il était incapable d'abuser des conditions dures que l'on m'avait faites, il m'offrit en dédommagement sa maison et sa table ; mais ce qui valait mieux que tout cela encore, l'amitié présida au traité ; je le signai. S'il est permis de se rendre quelque justice à soi-même, je ne crois pas qu'il s'en soit repenti : j'ai accepté avec un redoublement de zèle toutes les différentes commissions dont il m'a chargé. L'Isle de France, l'île de Bourbon, le sud de Madagascar ont été reconnus, observés autant que ma force et ma santé et les circonstances des temps et des lieux l'ont permis... Or c'est au milieu de ces missions toujours surrogatoires, qu'on m'a fait, je ne dirai pas l'injustice, pour ne pas adoucir le terme, il faut dire l'affront, de me juger, dans le fonds ténébreux des bureaux, l'être le plus inutile à ces colonies, qu'on m'a fait signifier un rappel toujours désirable pour moi, s'il n'eût pas été marqué au sceau de la réprobation ; car par delà sa forme injurieuse, on lui avait donné un effet rétroactif, inouï jusqu'alors, puisqu'il me supprimait mes appointements du jour même qu'on l'avait résolu à Paris ; comme si on m'y avait jadis ramassé dans la boue, comme si on ne devait pas remettre chez lui un homme qu'on avait prié et reprié de vouloir bien se déplacer, et qui certainement n'avait pas trompé la confiance qu'on avait eue en lui ! Je m'étonne que Monsieur Poissonnier¹, entre les mains duquel j'avais fait tous mes sacrifices, qui m'avait vu mettre la clef sous la porte, m'arracher aux cris de ma famille, aux larmes d'un père qui avait déjà un pied dans le tombeau, et qui y est descendu depuis, que Monsieur Poissonnier, dis-je, qui avait été le principal agent de ma séduction, ne se soit pas opposé à ce mystère d'iniquité. Je l'estime trop pour croire que tout cela ait été fait en faveur d'un jeune homme², sa créature, qui devait profiter d'une partie de mes dépouilles, quoique ce dernier, sans respect pour son patron, ait eu la témérité de le débiter avant son départ. Ne s'étant ici signalé que par sa fureur jalouse contre moi, il a bien pu souhaiter de me faire retirer d'ici pour occuper ma place, mais c'est du moins une inconséquence bien marquée que de s'être retiré lui-même, dans le temps qu'il semblait être au comble de ses désirs. M. Poivre fut plus touché que moi de ma triste aventure ; il m'en écrivit les lettres les plus consolantes à Bourbon où j'étais alors, et m'assura qu'il réparerait tout. Bien loin de lui témoigner aucun ressentiment de mon injure, je le priai tout simplement de me désigner de nouveaux travaux, je l'assurai que je renoncerais plutôt à toutes sortes d'appointement que de le compromettre avec le ministre, et me confiant déjà plus aux éléments qu'aux dehors spécieux de ceux qui m'avaient trompés, j'allai braver dans un voyage d'une vingtaine de jours, toutes les mines des volcans de l'île, moins redoutables que celles de la cour. Quelques mois après la palinodie arriva, on voulut me présenter tout ce qui s'était passé comme un mal entendu de bureaux, je fus loué et invité de continuer mes travaux sur les mêmes errements.

Vous pensez bien que je fus aussi peu touché de cette espèce de réparation que je l'avais été de l'offense. Mes plantes, mes chères plantes m'avaient consolé de tout. J'avais trouvé le *nepenthes, curarum dulce lenimen*. Revenu à l'Isle de France, je reprenais la suite des travaux que j'y avais commencés, lorsque l'on a apporté à cette colonie la plaie mortelle d'accorder à M. Poivre la retraite que mille dégoûts en tous genres l'avaient forcé de demander tant de fois. Le voilà donc bientôt parti, cet Aristide d'Intendant, ce réparateur des torts ! Puis-je me flatter de trouver sous une nouvelle administration la même faveur, les mêmes encouragements, les mêmes secours que cet administrateur, philosophe pratique, a accordés à toutes les parties qui méritaient ses soins ! Non, Monsieur ; j'ai bien pu me mettre dans la dépendance d'un sage, d'un ami, mais je ne me mettrai pas volontiers dans celle d'un étranger. Si mes services peuvent encore être utiles, je demande qu'on m'accorde une consistance que je n'ai, que par un oubli de moi-même, négligé de solliciter jusqu'à présent. Je demande que mon état, mes titres, et mon sort soient décidés ; je suis parti de France sous l'assurance que mon brevet de *médecin botaniste et naturaliste du Roi* me serait incessamment expédié ; je n'en avais eu qu'une commission informe, signée de M. de Praslin. Non seulement cette promesse s'est perdue de vue après mon départ, mais j'en ai sollicité en vain l'effet depuis mon débarquement en cette île. M. Poissonnier m'a répondu que le brevet serait conçu dans les termes que je désirais à mon retour. Eh quoi ! L'on va jusqu'à envier cette satisfaction à ma malheureuse famille, si je meurs à la peine, comme mon cher compagnon de voyage le pauvre M. Véron, victime de sa passion pour l'astronomie, comme moi de celle de la

¹ Pierre-Isaac Poissonnier est médecin conseiller d'Etat, inspecteur général de la médecine, chirurgie et pharmacie de la Marine et des Colonies

² Il s'agit du médecin naturaliste Munier, alias Meunier.

botanique ! Il y a plus, non seulement je ne jouis pas du titre de mon état, mais je suis encore bien éloigné d'en avoir la partie utile... Je n'ai point de confrère ici qui, en sa simple qualité de médecin de colonies, ne soit bien mieux traité que moi : l'un des médecins de l'hôpital a 5.000 Fr. d'appointements, l'autre 4.000 Fr. ; le premier chirurgien autant, et tous sont partis de France avec leur brevet signé *Louis*, dans leur portefeuille. C'est donc parce qu'aux connaissances ordinaires de mon état, j'en ai joint d'accessoires, que j'ai rendu ma condition pire ? Ces messieurs font, par semaines alternatives, une corvée d'une heure, tout au plus deux par jour... J'en emploie le plus souvent 15 à 18 à gravir pendant le jour les montagnes ou sonder les précipices et à exploiter pendant la nuit mes collections de la journée. Sans doute que j'ai avili mon état pour le trop prodiguer, ou que trouvant trop de délices à l'exercer, je suis encor trop payé du reste. Il est pourtant vrai qu'après le départ de M. Poivre, je ne puis plus me soutenir avec mille écus d'appointement, payés en papier, sur lequel il y a moitié de perte, encore en tiens-je un tiers (par manière de supplément) de l'équité de Monsieur l'Intendant.

Voilà, Monsieur, quelle est ma position. Si vous vous joignez à M. Poivre pour m'engager à de nouvelles entreprises, j'ose avec la liberté de penser, la franchise qui me caractérisent, vous appeler en cause. Je connais assez l'excellence de votre cœur pour vous dire : soyez à votre tour, le réparateur du tort ; soyez mon patron en cour, je rougirais d'en invoquer d'autres. Que je voie la volonté du maître et que je sois en qualité décidée de continuer à lui offrir mes services. Je vous laisse le maître des conditions. Alors je suis prêt à aller aux Terres Australes, je consacrerai encore 2 à 3 ans et la santé qui me reste à d'autres missions non moins intéressantes, si l'on le désire. La partie de l'Inde que nous habitons n'a point eu son observateur et elle en mérite un. *L'hortus malab.* comme vous le savez, a été fait de l'autre côté des *Gattes*, et toute la côte de Coromandel jusqu'au *Gange* offre une ample et première moisson. La Chine est encore un pays que j'eusse désiré de voir. Quoique ce pays semble impénétrable aux Européens, le Chinois, intéressé et intelligent comme il l'est, eût été sous ma main l'instrument même de mes recherches, et je n'eus point désespéré de pénétrer le secret de plusieurs arts inconnus aux Européens, arts qui auraient augmenté la suite de ceux de l'Académie... Mais où m'emporte mon ardeur ? Il faut enrayer sans doute une fois. Je compte déjà deux cents volumes de richesses exotiques ; c'est le bien de toutes les académies de l'Europe, pour lesquelles j'ai eu l'ambition de multiplier les exemplaires de mes collections ; je ne dois sans doute plus songer qu'à les porter en France et à les envoyer aux lieux de leur destination. Ce devrait être le plus ardent de mes vœux, et de vous assurer que votre estime encore plus que vos bontés mettra le dernier terme à mes désirs. Je suis, avec le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Commerson, D. M. nat. du Roi.

* * *